

PENSÉE DE  
MALEK BENNABI

## 10) «Idée d'un

Le monde dans lequel vit Bennabi en 1958 est marqué par la prééminence de vastes ensembles : URSS, Commonwealth britannique, Communauté européenne des Six, OTAN, Comecon... Seul le monde musulman est dispersé car ne possédant ni une volonté collective, ni des intérêts objectifs communs, ni un continuum géographique. Composé d'Etats nouveaux ayant accédé pour la plupart à l'indépendance depuis peu, les pays musulmans sont divisés politiquement, les uns proches de Moscou, les autres alliés des Etats-Unis ou de l'Europe. Au moment où Bennabi rédige entre le 7 et le 18 octobre 1958 ce petit ouvrage, l'Égypte et la Syrie viennent de fusionner au sein de la «République arabe unie» (RAU), mais l'événement ne semble pas l'avoir impressionné. Au contraire, ses vues continuent de s'inscrire à contre-sens du discours nationaliste arabe.

L'étude se compose d'une introduction, de trois parties principales (projet d'une étude exhaustive, valeur de l'idée dans la société musulmane, fonction du Commonwealth islamique) et d'une conclusion. Le besoin d'écrire cette étude s'est formé en lui à la suite d'une discussion avec un écrivain et un médecin cairotes. Le premier laissa tomber à un moment «je travaille le désespoir au cœur», tandis que le second, comme pour lui faire écho, dit en soupirant : «J'avoue que chez les musulmans je ne trouve rien à sa place.» Une fois seul, ces impromptus font remonter à la mémoire de Bennabi des souvenirs plus anciens : celui d'un condisciple chinois connu dans les années 1930 qui présentait constamment l'air d'un homme mal à l'aise dans sa peau à cause de la situation de son pays confronté à l'impérialisme japonais et, plus tard, celui d'un autre Chinois rencontré au lendemain de la fondation de la République chinoise en 1949 qui, lui, arborait un air fier et conquérant, ce qui avait inspiré à Bennabi cette réflexion : «La révolution chinoise n'a pas supprimé les problèmes, mais elle a modifié fondamentalement l'attitude de l'individu à leur égard.» Dans *Vocation de l'islam* (1954), il avait signalé cette attitude psychotique chez le penseur Mohamed Iqbal devant le problème de la condition féminine en terre musulmane : «On le voyait hésiter entre la coutume orientale qui sépare la femme de la réalité par un voile ou par un "moucharabieh", et la conception occidentale d'"émancipation" inconditionnelle qui la met de plain-pied avec la réalité. Cette attitude témoigne du trouble général de la conscience musulmane moderne, dérootée entre deux solutions qui lui paraissent également déplorables... Il faudrait trouver là sans doute la cause de ce trouble des meilleurs esprits d'où résulte une sorte de pause dans l'évolution des idées puisque la société musulmane ne peut plus revenir en arrière, au stade post-almohadien, et ne peut se lancer plus avant, aveuglément, dans son mouvement vers l'Occident. Le monde musulman donne ainsi l'impression de se trouver dans un no man's land historique entre le chaos post-almohadien et l'ordre occidental.»

Dans *L'afro-asiatisme* (1956), il adresse une critique générale aux intellectuels musulmans chez qui il devinait «une sorte d'hypocrisie se traduisant par une incapacité à poser et à penser sincèrement et convenablement les problèmes du monde musulman... Cette liaison viciée du musulman avec un état de choses qu'il idéalise, parce qu'il y voit comme l'impression de l'idée islamique dans la matière sociale, crée chez lui une certaine inhibition, une sorte d'insécurité intellectuelle qui lui fait parfois détourner les yeux de certains problèmes de peur, en les abordant sincèrement, de se heurter à un tabou religieux résultant de l'idée inhibitrice». Il prend un exemple en la personne de Sayed Qutb, le théoricien des «Frères musulmans» : «Parfois, quand il s'agit d'un intellectuel voulant étudier posi-

vement les problèmes du monde, c'est une certaine limitation forcée qui s'impose à sa pensée ayant pour effet une sorte de dénaturation de ces problèmes... Un de ces penseurs avait voulu tracer le plan d'un travail dont il avait sans doute, à juste raison, choisi pour titre «Vers une société musulmane civilisée». Mais, réflexion faite, l'homme rectifia son titre et l'écrivait : «Vers une société musulmane». Dans ce cas, on voit que la liaison viciée intervient sous forme d'inhibition intellectuelle imposant la rectification en question. Je ne crois pas que l'éminent penseur se soit rendu compte que le mot retranché de son titre a précisément dénaturé le problème dans son esprit, l'escamotant ou l'assoupissant en quelque sorte dans sa conscience... En voulant croire et nous faire croire qu'une société musulmane est par définition «civilisée», l'homme éminent a éludé le problème crucial du monde musulman.» Il a évoqué une nouvelle fois le sujet dans le *Problème de la culture* (1959) écrivant : «Sa (le musulman) conscience est envahie d'un malaise parce qu'il se rend compte de sa présence insolite au milieu d'un monde où il n'a pas le sentiment d'avoir sa place, mais il s'explique incorrectement l'origine de son mal en l'attribuant au fait que dans son armoire il manque beaucoup de "choses", alors qu'il y manque surtout des "idées"... Les pédagogues dans les pays arabes et musulmans devraient enseigner à la jeunesse non pas la manière d'emboîter le pas aux Russes ou aux Américains dans leurs voies en expliquant comment on peut les suivre, mais au contraire lui enseigner comment elle peut découvrir une voie où elle pourra marcher en tête de l'humanité. Et si par exemple cette jeunesse faisait sienne le problème de l'intégration de l'humanité en y mettant toute son intelligence et tout son cœur pour en faire son message personnel, elle prendrait la tête de la marche dans une direction que semblent suivre inévitablement les destinées humaines. Ce faisant, elle aura dissipé le malaise qui plane aujourd'hui dans

**Plus d'un siècle après al-Kawakibi et un demi-siècle après Bennabi, le problème ne s'est pas dissipé mais s'est au contraire amplifié et généralisé aux masses musulmanes qui, faute de trancher en faveur d'un choix clair et cohérent, entre la société moderne et la société religieuse traditionnelle, ont choisi de ne pas choisir, cumulant les attributs et les signes extérieurs des deux cultures dans un syncrétisme du plus mauvais effet.**

nos âmes et certaines chimères qui planent dans notre esprit.»

Le désarroi détecté par Bennabi dans l'attitude des trois intellectuels égyptiens et du penseur indo-pakistanaï (Iqbal) est le même que celui repéré par al-Kawakibi près d'un siècle auparavant dans le comportement de ses contemporains, désarroi lié au poids de la religion sur leur pensée à la suite de quoi le penseur syrien du XIX<sup>e</sup> siècle avait écrit : «Il n'est pas sage que les gens de notre époque se sentent liés par les opinions de ceux qui les ont précédés de dix siècles... Dieu connaît les bienfaits du destin qu'Il vous a tracé et Il vous a laissé le libre choix de vos décisions dans vos affaires afin que vous les adoptiez aux exigences de votre époque qui, elles, n'ont rien de fixe.

Par conséquent, si vous abordez la plupart des questions de la vie courante avec une tranquillité de cœur et une liberté de décision, ce sera bien mieux que si vous les abordez embarrassés, ne sachant si vous agissez en accord ou en contradiction avec l'ordre de Dieu. Ainsi, vous vivez dans la peur, non pas dans cette crainte de Dieu qui est à la base d'une sage conduite, mais dans cet embarras de l'esprit et cette incertitude de décision qui entraînent un manque total d'initiative et d'énergie dans les affaires.» Plus d'un siècle après al-Kawakibi et un demi-siècle après Bennabi, le problème ne s'est pas dissipé mais s'est au contraire amplifié et

généralisé aux masses musulmanes qui, faute de trancher en faveur d'un choix clair et cohérent, entre la société moderne et la société religieuse traditionnelle, ont choisi de ne pas choisir, cumulant les attributs et les signes extérieurs des deux cultures dans un syncrétisme du plus mauvais effet.

Cette indécision se remarque notamment dans leur attitude face à l'islamisme qui les a séduits comme alternative politique dans presque tous les Etats musulmans où des élections libres ont eu lieu et au terrorisme qui ne semble pas en avoir fait assez à leurs yeux pour déclencher en eux un réflexe de rejet franc et une condamnation absolue.

Ceci pour les circonstances dans lesquelles l'idée du livre a vu le jour. Pour le fond, ce petit ouvrage paru en février 1960 pose problème lorsqu'on le place dans la perspective ouverte par *Vocation de l'islam* et *L'afro-asiatisme*.

On a l'impression que la pensée de Bennabi opère une rétrogradation puisque *Vocation de l'islam* exalte l'aspiration au mondialisme, *L'afro-asiatisme* propose une démarche pragmatique pour réaliser la jonction entre l'Afrique et l'Asie, tandis que *Idée d'un Commonwealth islamique* met en avant un critère religieux pour monter un ensemble politico-économique. Autant dans les deux premiers il a déployé des trésors d'ingéniosité pour dessiner un futur universel ou à tout le moins régional à l'islam, autant on s'étonne de le voir se rabattre dans le troisième sur un Commonwealth d'essence idéologique. Mais est-ce vraiment le cas ?

Trois mois après son arrivée au Caire, fin avril 1956, Bennabi adresse au secrétaire général du Congrès islamique qui se trouve être le colonel Anouar Sadate une lettre datée du 20 juillet 1956 (soit trois mois avant la parution de *L'afro-asiatisme*) où on peut lire : «Je me permets de vous soumettre respectueusement deux documents qui ont trait aux problèmes du monde musulman. Le premier est un chapitre que je détache d'un ouvrage

intitulé *L'afro-asiatisme* que j'ai consacré aux problèmes soulevés à Bandoeng, considérés sous leur aspect sociologique. Dans ce chapitre, et pour les besoins de la thèse, j'ai cru devoir mettre en relief un certain aspect pathologique dans l'évolution actuelle du monde musulman, en mettant l'accent sur la nécessité méthodologique de séparer dans toute étude de ce genre le "spirituel" du "social", afin de considérer plus librement cet aspect des maladies sociales dont souffre actuellement le monde musulman ; le deuxième document représente le schéma d'une étude du monde musulman en vue de son organisation sous forme de Commonwealth... Je crois, si cette étude était entreprise systématiquement et si sa publication était poursuivie au fur et à mesure, qu'elle constituerait le meilleur guide pour la génération actuelle et le meilleur antidote contre le trouble qui envahit sa conscience en ce moment. Je pense qu'en définissant la fonction d'un Commonwealth musulman, le Congrès islamique aura donné à la génération musulmane actuelle le sens de sa mission historique et qu'il aura, par là même, évité les catastrophes qui se préparent dans sa conscience. Je dois ajouter, pour dire toute ma pensée, que je crains que dans dix ans il ne sera trop tard.» On peut penser que Bennabi attendait trop de l'afro-asiatisme. A peine l'idée lancée, son enthousiasme lui fait voir une synthèse nouvelle à l'œuvre, une civilisa-

Par Nour-Edine Boukrouh  
nouredineboukrouh@yahoo.fr



tion universelle en voie de se réaliser. Pourtant il n'ignorait pas que l'idée n'avait pas encore créé sa substance. Il avait en fait mis à sa charge trop de responsabilités : sortir les pays sous-développés de leur état et amener les pays développés à renoncer à la «puissance». Mais il ne s'est pas trop engagé quant aux chances de succès puisqu'on le voit écrire avec une certaine prudence dans *L'afro-asiatisme* : «Bandoeng est surtout un bilan de virtualités.

Il reste à actualiser ces virtualités en réalités concrètes traduisant les idées nées au cours des débats en conduites précises, en réalisations effectives de nature à transformer la condition de l'homme afro-asiatique.» S'il n'a pas assisté à la première conférence de Bandoeng d'avril 1955, il a assisté à la seconde qui s'est tenue au Caire en décembre 1957 où lui est apparue «l'inanité de tout effort d'unification économique au sein d'une association hétérogène».

C'est la première brèche dans son rêve afro-asiatique et c'est alors qu'il reprend le «Schéma d'une étude du monde musulman en vue de son organisation sous forme de Commonwealth». Craignant justement que cette idée de Commonwealth n'ait été comprise comme un recul dans sa pensée, Bennabi s'en justifie dans l'introduction à la réédition de cet opuscule en 1971 : «Si, il y a quinze ans, c'est dans une perspective surtout islamique que l'auteur s'est placé pour rédiger ces pages, aujourd'hui c'est dans une perspective largement humaine qu'il faut reconsidérer le problème... Or, si depuis quinze ans la première perspective ne s'est pas considérablement modifiée, la seconde s'est totalement transformée.

Si bien que la réédition de cette étude vient à un moment où l'islam ne concerne pas les seuls musulmans mais tous les hommes... Le Commonwealth islamique doit voir le jour comme la réédition d'une civilisation, et non d'une nouvelle forme d'empire... Il ne peut être conçu comme une simple structure politique, économique et stratégique adaptée à de nouveaux rapports de force dans le monde, comme le modèle britannique, mais comme une structure morale et culturelle nécessaire au dénouement, non seulement de la crise sociale actuelle des pays musulmans mais au dénouement de la crise spirituelle de toute l'humanité.»

Esprit positif et clairvoyant, Bennabi n'est pas sans savoir que de la réduction à l'unité des nombreuses sociétés qui composent le monde musulman est une gageure, sans parler de leur dispersion géographique. Le monde arabo-musulman se présente au moment où il écrit ce petit livre et selon sa propre terminologie sous la forme de six ensembles : le monde musulman noir ou africain, le monde musulman arabe, le monde musulman iranien (Iran, Afghanistan, Pakistan), le monde musulman malaisien (Indonésie, Malaisie), le monde musulman sino-mongol et le monde musulman européen.